

Extrait de

PARIS-SOIR
Faub. Montmartre, 10, IX.

Adresse :

Date

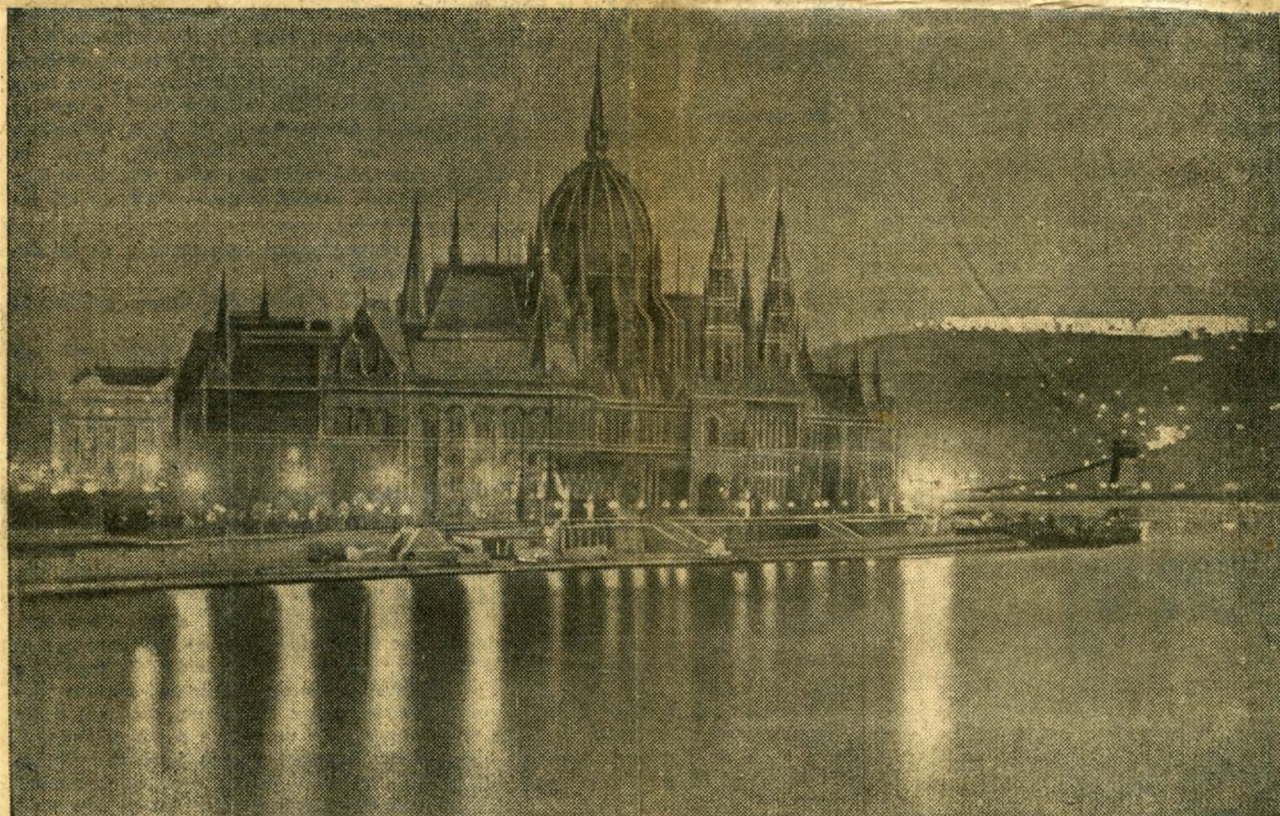
15 JANVIER 1934

Signature :

Exposition :

BUDAPEST

comme je l'ai vu



NOCTURNE HONGROIS

(De notre envoyé spécial Georges OUDARD)

Le voyageur qui se rend de Vienne à Budapest peut user à son gré de l'avion, du train, de l'auto et du bateau. Il n'y a que deux capitales en Europe qui disposent pour leurs relations directes de tous ces moyens de transport.

Consultez la carte : vous remarquerez que le phénomène ne se reproduit nulle part ailleurs.

Ce curieux privilège est bien tout ce qu'ont de commun entre elles les métropoles autrichienne et hongroise.

Il faut exactement six heures et quart pour aller par la route de la place Scharzenberg à la place Octogone. Le temps de fumer un paquet de cigarettes. Le temps aussi de passer d'un monde dans un autre.

Une simple perche colorée qui barre le chemin indique la limite des deux Etats. Aucune frontière naturelle ne la signale aux yeux. Mais quel fossé entre les âmes ! Finis les doux airs de Grinzing ; on entend soudain déjà dans l'air les sombres ouragans qu'étirent les doigts souples des tziganes.

Petite cérémonie

Au seuil du « royaume millénaire de Hongrie », ainsi qu'il se désigne lui-même, se déroule une petite cérémonie qui éveille le sourire de l'étranger.

Le conducteur du car commence par retourner les deux plaques rédigées en allemand accrochées aux flancs de la voiture pour n'en montrer que la face hongroise aux villageois qui regarderont passer tout à l'heure ce monstre gris et rouge, luxueux et confortable, car on a ici le sens du tourisme.

Ce geste puéril a du moins l'avantage de vous avertir sans délai que vous êtes sur le point d'entrer dans une des terres les plus nationalistes du monde.

Ce nationalisme tourne, depuis quarante ans, autour d'une seule idée fixe. Ne vous mêlez donc pas de rendre la pareille au douanier qui vous demande « si vous n'avez rien à déclarer » ! Il vous répondrait, à coup sûr, et d'un trait, qu'il ne désire que la révision du traité de Trianon et le rétablissement de la Hongrie dans ses anciennes frontières.

Mais la sagesse vous commande de vous taire n'ayant pas été sans remarquer tout de suite qu'en cet Etat les fonctionnaires subalternes semblent mieux comprendre la discipline que l'esprit. D'ailleurs vous ne perdrez rien pour attendre. D'autres, c'est-à-dire tout le monde, répondront infatigablement à la question sans qu'on ait à se donner la peine de la poser.

Un peuple qui a de la race

Le car s'arrête à mi-chemin pour une demi-heure dans une place, paraît-il,

importante, qui a l'aspect d'une petite ville. Le directeur du principal hôtel, à l'affût des visiteurs, a placé dans le vestibule de son établissement une table parée à la manière d'un autel et garnie de gâteaux et de sandwiches. Au risque de le décevoir, tournons le dos à cet étalage et allons musser au hasard.

C'est aujourd'hui dimanche. Dans la grande rue, au milieu de la chaussée, se promènent, au bras de solides filles habillées d'une robe d'un bleu cru à dessins blancs et si évasée qu'on les prendrait pour les poupées qui servent à couvrir les théières, des paysans coiffés de ronds chapeaux de feutre à larges bords ornés d'un ruban aux couleurs nationales : vert, blanc, rouge, lequel retombe jusqu'au bas du dos. Quelques troupiers les accompagnent. Des officiers, presque plus nombreux, à qui l'on n'a pas eu à rendre, comme en Autriche, leurs anciens uniformes puisqu'ils les ont toujours gardés, circulent sur le trottoir, corrects, soignés, monoclés. Ils ont du chic et de l'allure. La

gaité est absente de tous ces visages un peu enfumés, plutôt austères. Ce peuple qui défile sous vos yeux n'est pas vulgaire. Il a de la race.

Le prestige de la capitale

De basses barrières blanches bordent la route par intervalles. C'est tout ce qu'on voit du paysage pendant ce long voyage dans la nuit. Budapest se fait attendre et le cœur l'espère anxieusement. La capitale au double nom possède je ne sais quel mystérieux prestige qui excite d'avance le désir.

Les affiches placardées dans toutes les agences du monde en ont popularisé le merveilleux panorama. Mais c'est un autre visage qu'elle vous montre quand, par un froid soir d'automne, on la découvre d'un de ces interminables points qui enjambent l'immense Danube et que le car traverse lentement.

Des liéurs de projecteurs éclairent la plate citadelle qui domine la noire colline muette de Buda creusée par places autour de monuments choisis, de grottes, de lumières et que couvrent les lignes en zigzag des réverbères grimant ses pentes. Au bout des façades des hôtels qui lui font vis-à-vis sur l'autre rive, se devine un tout petit édifice savamment illuminé.

On se croirait transporté dans une gigantesque cathédrale déserte, pleine d'ombre, dont la nef serait le fleuve et qui cacherait dans ses obscurs bas-côtés des chapelles où brûleraient mille cierges.

Le taxi qui maintenant m'emporte de l'hôtel jusqu'au fond de Pest va dépasser la dernière de ces fausses chapelles. D'un coup de poing dans la vitre, j'arrête l'élan du chauffeur et je descends. Elle m'intrigue trop cette dame dorée, toute seule au milieu du silence qui rafraîchit le voisinage du Danube, assise dans ce temple d'amour dont la coupole répand sur elle une rose lumière diluée. Presque à ses pieds, s'ouvre une tranchée conduisant à une porte étroite.

Elle eût approuvé, cette éternelle errante qui se promenait mélancoliquement des ruines de la Grèce aux ruines de Pompéi, que sa statue fût placée dans un tel décor et s'érigeât au-dessus des derniers vestiges d'un camp romain.

Et il me plaît que le hasard ait voulu que je vis en premier ici l'image de la femme singulière à laquelle ce pays doit d'avoir recouvré, jadis, une partie de sa liberté. Le peuple s'en souvient qui lui a voué un culte chevaleresque. Cette dame dorée est, en effet, Elisabeth, impératrice d'Autriche, reine de Hongrie, amie des poètes et fille de la douleur. Une fleur repose au creux de sa main.

Un chevalier d'aventure

Le roi Louis XV

Le Parc-aux-Cerfs

Une fraîche jeune fille

sont les personnages

de

La Rosière

du

Parc-aux-Cerfs

récit historique

de

Louis LÉON-MARTIN

Illustrations de DESBARBIEUX

qui commencera demain

dans

Paris-soir

Budapest con

Budapest comme je l'ai vu

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

La rue grouille autour de moi ; une animation de faubourg. Des enseignes flamboient. Je suis une sorte de cohue qui s'engouffre dans une cour. A quel festin de Gargantua sont destinés les vivres exposés sur cette table à estrade près de l'entrée ? Des caillies s'agenouillent de chaque côté d'un grand plat paré qu'escortent superbement des pyramides de volailles, des quartiers de bœuf, des gigots, des piles de foies gras. Les plus beaux légumes encadrent des carrés de grosses pommes rouges luisantes.

Le tableau vous renseigne tout de suite sur la richesse de la Hongrie qui regorge de tout, sauf d'argent.

— Chez nous, m'a dit quelqu'un, on mange bien mais on ne peut que manger.

L'homme devant aussi se loger et se vêtir, la question qui se pose à l'Europe malheureuse se trouve donc ici déplacée mais non résolue.

Le restaurant *Debreczen* qui nous offre, dès son seuil, ce spectacle d'abondance est un des plus renommés de Budapest pour l'excellence de sa cuisine. Comme tous ses confrères, fidèles aux vieux usages du pays, il comporte deux salles, l'une populaire, l'autre bourgeoise.

De longues tablées encombrant la première, sombre et triste, moins sombre et moins triste pourtant que les visages foncés, un peu « brigands ». Une violente lumière crue éclaire la seconde où jouent les tziganes qui emplissent l'air d'une rumeur d'orage.

L'esprit absent, le regard rêveur, le geste distrait, les femmes vaguement oppressées battent des lèvres en se répétant mentalement les mots des chansons sans que l'oreille perçoive même un murmure. On se sent soudain dépaysé en dépit de la banalité du cadre identique à celui d'un restaurant démodé chez nous. Une brise, un souffle d'Asie courbe l'âme, la caresse et l'assouplit.

L'odeur fade du dimanche finissant se mélange dehors à un parfum plus fort, poivré. Dans les cafés qui brillent derrière leurs glaces embuées, la foule s'entasse, muette, serrée. Elle ne lit point les journaux comme à Vienne, elle écoute les musiciens inlassables, avec une obstination grave, que ne percent que de rares sourires. Ces gens sont décemment mis et de l'ensemble, néanmoins, se dégage une impression de désordre. L'œil examine la salle. Tout est propre et rien aussi n'est net. L'Orient, dont on n'est plus très loin, donne souvent la même impression. On la ressent encore dans la rue devant les dernières devantures visibles des magasins.

On n'en saurait lire les enseignes. Le Hongrois n'a de parenté qu'avec le Finnois. Et qui diable connaît le Finnois, hormis les Finnois s'entend ? Un Français ne devine rien de cette langue hermétique. Des *Colette*, des *Huguette*, des *Lucette*, des *Miquette* flamboient de loin en loin, roses ou bleues, pour vous consoler de ne rien comprendre au reste. Ces prénoms mutins désignent non des bars équivoques, mais d'honnêtes boutiques de modistes.

Qu'ils ne vous inspirent pas de trop légères pensées ! La vertu règne — officiellement — à Budapest. Les sergents de ville ont le droit de dresser contravention à l'impertinent qui, dans la rue, aborde une dame ou se permet de la suivre trop longtemps.

L'agent de police peut donc, à l'occasion, tenir l'emploi périmé d'un gardien de sérail. Est-ce une dernière survivance de la domination des Turcs ?

On n'a pas besoin d'évoquer les Ottomans pour sentir que cette terre fière, pendant tant de siècles asservie, vécut longtemps à l'écart de l'Occident. A chaque pas le voyageur s'en souvient ou le soupçonne.

On est ici déjà ailleurs. « Ailleurs », mot vague, attirant. Mais où ? Au delà de la vraie Europe, en deçà un peu des Balkans.

Georges Oudard.